

peter  
stamm

---

paysages  
aléatoires

Christian Bourgois éditeur



# PAYSAGES ALÉATOIRES

*du même auteur  
chez le même éditeur*

AGNÈS  
VERGLAS



PETER STAMM

# PAYSAGES ALÉATOIRES

Traduit de l'allemand  
par Nicole ROETHEL

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*Ungefähre Landschaft*

© Peter Stamm, 2001  
© Christian Bourgois éditeur, 2002  
pour la traduction française  
ISBN : 2-267-01635-4

*Toi, sois comme toi, toujours.*

Paul Celan





Maintenant en avril, la nuit n'était plus aussi sombre. Kathrine s'était levée tôt, bien que ce fût samedi. Elle réveilla l'enfant, lui fit prendre son petit déjeuner et le conduisit chez sa grand-mère. Elle retourna chez elle, chaussa ses skis de fond et s'en alla. Elle suivit les traces des motoneiges jusqu'à la première butte, puis celles de la ligne de courant qui menait jusqu'à l'antenne de radio. Finalement, après une heure environ, elle s'écarta à angle aigu de cette dernière trace et s'élança dans l'immensité blanche du fjeld.

Vers midi, elle s'assit sur un rocher qui affleurerait dans la neige pour se reposer et pour manger quelque chose. Avec ses mains, elle parcourut les incrustations orange, jaunes et blanches qui recouvraient la pierre.

Plus tard, alors qu'elle avait repris sa

route, une légère brume se leva, comme un brouillard, et le ciel perdit sa couleur bleue et devint de plus en plus pâle. Mais elle connaissait le chemin, elle était déjà souvent allée au phare, et même quand finalement le soleil disparut complètement et que la lumière devint si diffuse que tout se brouilla, elle continua d'avancer sans la moindre peur de s'égarer.

Kathrine avait épousé Helge, l'enfant était né, elle avait divorcé. Elle se rendait régulièrement au phare, restait à y passer la nuit puis rentrait le lendemain. Sa mère s'occupait alors de l'enfant, également dans la journée et au cours de la semaine, lorsque Kathrine était au bureau.

Après son travail, elle allait chez sa mère. Tous trois dînaient, puis Kathrine prenait l'enfant dans ses bras et retournait chez elle. Un beau jour l'enfant apprit à marcher tout seul, et elle n'eut plus besoin de le porter. C'était l'été. Puis les jours se firent plus courts, l'automne arriva, la première neige, et ce fut l'hiver.

Il y avait déjà des semaines que le soleil avait disparu, et il ne faisait plus jamais jour. La nuit recouvrait le paysage. Le village était

cerné par les ténèbres. La lueur des réverbères constituait une sorte d'univers dont personne ne s'éloignait. Le prochain village se trouvait à quarante kilomètres, quatre-vingts par la route qui traversait le paysage désert, s'enfonçait vers l'intérieur du pays pour revenir ensuite jusqu'à la côte. Lorsqu'il neigeait, lorsque la neige tombait sans discontinuer, la route était interdite à la circulation. Alors le petit aérodrome, un peu à l'écart du village en haut d'une colline, était lui aussi fermé, et plus aucun bus n'arrivait, plus aucun avion, seulement le bateau de l'express côtier, dans la soirée, en route vers le sud, puis, tard dans la nuit, se dirigeant vers Kirkenes, à la frontière russe.

Il neigeait souvent, et il faisait sombre et froid. Le père de Kathrine mourut, il ne se réveilla pas un matin. Il n'était pas encore vieux. Le pasteur était venu et s'était assis avec sa mère dans la cuisine. Kathrine avait fait du café, puis avait pris l'enfant par la main et était rentrée chez elle. Le pasteur et sa mère étaient toujours assis en silence à la table de la cuisine.

Le dimanche, le pasteur avait parlé du torrent de la vie qui se jette dans la mer de l'éternité. Alors tous les êtres vivants qui se trouve-

ront à nager là vivront heureux, avait-il dit. Il y aura une grande quantité de poissons. Car dès que cette eau atteint la mer, l'eau salée est assainie et il y aura de la vie partout où pénétrera le torrent.

Les fidèles étaient alors sortis de l'église pour se rendre au cimetière dans l'obscurité et la neige épaisse. Il avait fallu réchauffer le sol quatre jours durant pour que les fossoyeurs puissent creuser la tombe.

Le printemps était venu tardivement cette année-là. En automne, Kathrine avait eu vingt-cinq ans. Sa mère, comme chaque année, avait fait un gâteau, et le samedi ils étaient tous allés à l'*Elvekroa* et avaient fait une fête dont on avait longtemps parlé au village.

Le lundi, Kathrine avait contrôlé le *Verchneuralsk*. Elle était passée rapidement au bureau des douanes, avait rédigé un rapport, et son patron l'avait renvoyée dehors. Ce jour-là, le temps était à la tempête, en mer les vagues atteignaient la hauteur d'une maison, et tous ceux qui le pouvaient cherchaient un port. Trente chalutiers étaient déjà arrivés, la plupart n'auraient dû revenir à terre que dans une semaine. Le chef avait jeté les fax de la surveillance côtière à la poubelle et

dit que la journée serait rude. Tout le monde devait se tenir sur le pied de guerre.

Les bateaux étaient stationnés dans le port ou amarrés aux ponts flottants que les Russes avaient construits à la sortie du village. Partout, des marins russes se tenaient par groupes. Ils restaient là, debout, à attendre, à discuter, et les habitants changeaient de trottoir. Ils restaient plantés devant Rimi et les autres supermarchés, s'agglutinaient autour du kiosque, ou mangeaient des yeux la vitrine de la boutique d'ordinateurs et celle de l'électronique marine. En route vers le port, Kathrine s'arrêta pour contrôler un groupe. Les Russes avaient parfois dans leurs sacs en plastique de la vodka ou des cigarettes de contrebande qu'ils revendaient au village.

Le *Verchneural'sk* avait déjà été déchargé. Kathrine savait qu'elle ne trouverait rien, ni vodka ni cigarettes, rien, mais elle montait quand même chaque fois sur le bateau quand il était à quai. Alors Alexander, le capitaine, l'invitait dans sa minuscule cabine et abaissait la table, qui était maintenue au plafond par deux crochets. Il s'asseyait sur la couchette et laissait la chaise à Kathrine, puis ils échangeaient quelques mots bien qu'ils puis-

sent à peine se comprendre. Chaque fois Alexander lui proposait une vodka, et chaque fois elle refusait. Elle essayait de lui expliquer qu'elle n'avait pas le droit d'accepter quoi que ce soit de lui, mais il se mettait à rire et lui versait quand même un verre auquel elle ne touchait pas. Puis Alexander faisait du café en poudre et lui parlait de sa femme, de ses deux filles, Nina et Xenia, de Mourmansk. Il lui disait qu'elle devrait un jour venir lui rendre visite là-bas. La ville était belle, disait-il en lui montrant des cartes postales. Le cinéma Atlantika, la piscine, la statue géante d'un soldat commémorant les défenseurs des régions polaires soviétiques lors de la Seconde Guerre mondiale. Il sortait parfois son album pour lui montrer des photos. Des ports où il était allé, des îles Shetland, des îles Féroé, des Lofoten. Et il demandait à Kathrine pourquoi enfin elle ne s'en allait pas d'ici.

« Tu es jeune », disait-il, comme si c'était un argument, « et tu es belle. »

Mais ça la faisait simplement rire.

Le gros temps émigra vers l'est. À midi le thermomètre montait déjà au-dessus de zéro, et la neige était vieille et dure. Kathrine partit en skis jusqu'au phare, ça faisait longtemps

qu'elle n'y était pas allée. Elle ne savait pas qui était de service ce mois-ci, mais cela n'avait aucune importance, les gardiens étaient quoi qu'il en soit tous pareils. Tous auparavant avaient été pêcheurs, c'étaient des célibataires ou des veufs qui accomplissaient leur tâche vingt ans durant sans paraître prendre la moindre ride et qui un beau jour mouraient, sans plus de façons. Ils prenaient soin de l'appartement, veillaient au bon fonctionnement des instruments, regardaient la mer avec de grandes jumelles et observaient les bateaux qui passaient. Ils se réjouissaient quand Kathrine leur rendait visite. Ils parlaient alors beaucoup, lui racontaient des histoires de temps immémoriaux, lui parlaient de personnes mortes depuis bien longtemps ou parties vivre ailleurs. Ils racontaient toujours les mêmes histoires, parlaient sans discontinuer et, pourtant, étaient aussi moroses que le paysage.

Kathrine revint au village à travers un paysage couvert de neige, immense et désertique, des plaines sans fin, des petites buttes de faible amplitude, entre fjords et montagnes. Le fjeld ressemblait aux traits hâtifs d'une esquisse. Russie, Finlande, Suède, Norvège, tous ces pays, là-haut, paraissaient sortis du

même tonneau. Les frontières se trouvaient sous la neige, la neige unifiait tout, l'obscurité occultait tout. Les véritables frontières étaient ailleurs : entre le jour et la nuit, l'hiver et l'été, entre les personnes.

À un moment, Kathrine aperçut quelques rennes. Ils se tenaient tout près les uns des autres et regardaient tous dans la même direction. C'était le printemps, les nuits étaient brèves et claires, mais la neige ne disparaîtrait qu'au début de l'été, pour quelques mois.

Kathrine avait divorcé de Helge parce qu'il était buveur et bagarreur. Il n'avait jamais osé la frapper, mais elle le méprisait et, un beau jour, l'avait fichu à la porte. Il n'était jamais revenu. Elle l'apercevait chaque jour, lorsqu'il rentrait de son travail à la conserverie et traversait le village sur sa vieille Harley pour se rendre au baraquement où il habitait désormais avec quelques autres ouvriers, lorsqu'il redescendait au port, remontait et redescendait. Ensuite il allait à l'*Elvekroa*, se saoulait, puis après minuit, Kathrine entendait une fois encore pétarader sa moto, un vrombissement qui s'éloignait peu à peu pour se taire finalement.

Kathrine rendait parfois visite à une amie,



ou quelques amies venaient la voir, et les enfants jouaient jusqu'à l'épuisement. Les mères retournaient alors chez elles en les portant dans leurs bras.

Plus on avançait en âge, plus on avait de peine à supporter l'obscurité et le froid. Tout le monde le disait et peut-être y avait-il là une part de vrai. Les vieux ne disaient rien, ils étaient assis silencieux dans leurs maisons, ils regardaient la télévision et attendaient.

On rendait des visites, ou bien on en recevait. Les portes des maisons restaient toujours ouvertes, il y avait de la lumière aux fenêtres. On prenait la voiture pour aller de maison à maison. On se retrouvait au foyer des pêcheurs ou au pub, l'*Elvekroa*. On buvait du thé et du café et on se racontait des histoires. On buvait de la bière jusqu'à en oublier l'obscurité.

Les hommes, c'était la blague qui circulait, refusaient de se marier en hiver parce que la nuit de nocces durait alors trois mois. C'était une blague qu'on entendait souvent. Pourquoi ne s'est-il pas marié en hiver ? Parce que la nuit de nocces aurait alors duré trois mois.

On se mariait en été, et en hiver on divorçait, on passait alors une nuit avec un autre homme, qui n'épargnait pas sa peine. Des nuits dans un autre lit, d'autres mains,

d'autres mots, qui pourtant disaient la même chose. Reste encore un peu, viens sous ma couverture, il fait froid. Tourne-toi. Qu'est-ce que tu veux ? Je ne sais pas. Ne dis rien.

Le midi, Kathrine mangeait au foyer des pêcheurs avec ses collègues de la douane. Svanhild y faisait la cuisine et les mareyeurs de l'Office national de pêche russe y habitaient parfois, ainsi que les mécaniciens et les marins, lorsque leurs bateaux devaient être révisés.

Lors d'une fête à l'*Elvekroa*, Kathrine fit la connaissance de Christian, un Danois venu passer quelques mois au village afin de surveiller l'installation d'un nouveau système de pesage à la conserverie. Christian ressemblait à l'image que Kathrine se faisait d'un Danois. Tout en lui était lumineux, ses yeux, ses cheveux, sa peau. Il n'était pas gros, mais les traits de son visage et ses mains étaient mous, sans tonus. Il avait la voix douce et un ordinateur portable connecté à Internet. Kathrine lui rendit visite à plusieurs reprises dans son appartement aux abords du village. Il lui montra le site de l'entreprise pour laquelle il travaillait, et Kathrine s'attendait à ce qu'il l'embrasse, mais il n'en fit rien.

Christian s'en alla. Entre-temps Kathrine s'était elle aussi connectée sur Internet et, pendant un certain temps, ils s'envoyèrent des e-mails. Parfois ceux de Christian lui parvenaient d'autres pays où il était allé surveiller l'installation de nouveaux systèmes de pesage dans d'autres conserveries. Au début ses messages étaient toujours extrêmement enthousiastes à propos de ces pays, puis il ne parlait plus ensuite que de son travail, un beau jour enfin les mails lui parvenaient à nouveau de Århus, là où il habitait et où se trouvait le siège de l'entreprise pour laquelle il travaillait.

Kathrine parla de Christian à Alexander. Alexander n'était jamais allé à Århus mais il avait entendu dire que la ville était belle.

« Pourquoi ne lui rends-tu pas visite un jour ? » lui demanda-t-il.

Kathrine se mit à rire.

Alexander dit : « Tu attends trop des gens. C'est toi qui es responsable de ta propre vie.

— Tu as étudié la psychologie ? demanda Kathrine. Tu parles comme si tu avais fait des études de psychologie.

— *No problem* », répondit Alexander en buvant la vodka qu'il avait versée à l'intention de Kathrine, puis il rattacha la table aux deux crochets du plafond.

Dans la soirée, le *Verchneuralsk* reprit la mer et Kathrine, pour la première fois depuis des mois, se rendit au pub. Elle avait déposé l'enfant chez sa mère. Elle suivit un homme chez lui et y passa la nuit. Ils avaient été amis un temps. Deux semaines plus tard, le *Verchneuralsk* revint, les soutes pleines de poissons et de glace.

Parfois, lorsque le temps était très mauvais, Kathrine écoutait la météo à la radio. La force des vents, les localisations, Jan Mayen, le Groenland, Svalbard, Terre-Neuve, le méridien zéro. Elle pensait alors à Alexander et à ses hommes. Bien qu'elle connût parfaitement le bateau, elle avait peine à se l'imaginer quelque part sur la mer dans l'obscurité, lorsque les vagues passaient par-dessus le pont et que, dans le tangage incessant, les hommes à bord relevaient les filets, de nuit comme de jour. Elle espérait qu'ils allaient bien.

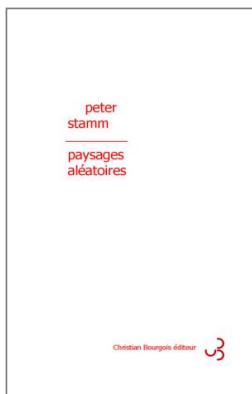
L'automne arriva, puis l'hiver. L'année se termina, une nouvelle commença. C'était le printemps.

La matinée était argentée et limpide. Le vent soufflait avec violence en provenance de la mer de Barents, et les vagues étaient couronnées d'écume. Christian travaillait alors au

Cet ouvrage a été composé par  
Graphic Hainaut (Condé-sur-l'Escaut)

N° d'édition : 1592

Extrait de la publication



# Paysages aléatoires Peter Stamm

Cette édition électronique du livre  
*Paysages aléatoires* de Peter Stamm  
a été réalisée le 26 avril 2011  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267016352).  
ISBN PDF : 9782267022155.  
Numéro d'édition : 1592.